



Alia Mamdouh

**COMME UN DÉSIR
QUI NE VEUT PAS
MOURIR**

roman traduit de l'arabe (Irak)
par Philippe Vigreux

Sindbad
ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LA NAPHTALINE, Actes Sud, 1996.

LA PASSION, Actes Sud, 2003.

LA GARÇONNE, Actes Sud, 2012.

Sindbad
est dirigé par Farouk Mardam-Bey

Titre original :
Al-Tashahhi
Éditeur original :
© Dâr al-Âdâb, Beyrouth

Photographie de couverture : © Maurizio Di Iorio

© ACTES SUD, 2022
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-16109-5

ALIA MAMDOUH

Comme un désir
qui ne veut pas mourir

*Traduit de l'arabe (Irak)
par Philippe Vigreux*

ACTES SUD/Sindbad

À LUI... ET...

J'ai pris un rendez-vous en urgence avec mon médecin pakistanais, Hakim Sadiki, mon confident, enfin, c'est ce que je croyais, encore me restait-il à m'en assurer par moi-même. Je ne dirai pas qu'il est insolent, mais il lui arrive parfois de se montrer gauche et insidieux. Je l'ai bien vu quand il m'a arraché, morceau par morceau, des confidences que je n'étais pas très pressé de lui faire. Je m'attendais de sa part à une certaine clémence, ou à une générosité bienveillante qui m'aurait aidé à comprendre, moi le premier, ce qui nous arrivait à moi et à "mon copain" – ainsi désignerai-je parfois ma verge pour rompre un peu la gêne et la monotonie. Or il est parti d'un rire haletant, pareil aux mouvements de la houle, qui a fait gonfler ses narines comme des ballons en rapetissant ses yeux, le tout coupé d'étranges suffocations. Il riait d'une façon inhabituelle, comme s'il voulait s'affranchir de la peur ou, plus précisément, du danger qu'il pressentait en lui et j'ai vu l'heure que son cœur allait exploser. Je me suis dit qu'il fallait peut-être voir dans cette attitude une sorte de sympathie excessive à mon égard, mais ce n'était pas le cas, ce qui m'a amené à la certitude que c'était là le type de comportement propre à un homme dont le membre viril conserve toute son intégrité. Du

coin d'un de ses yeux lubriques et sournois, le gauche ce me semble, il m'a jaugé comme s'il me voyait pour la première fois, lorgnant tantôt vers le bas – le bas de ma personne –, tantôt vers le haut, pour repartir d'un nouveau fou rire. Il repensait à des choses que j'ignorais et ses gestes n'avaient pas cette apparence de simplicité que je leur connaissais d'ordinaire, ce qui me faisait redoubler de rage en me gardant bien de le lui faire remarquer.

Il a enfoncé ses mains dans les poches de son pantalon et s'est mis à marcher devant moi très lentement en les faisant bouger sous le tissu d'une manière suggestive, tantôt le poing fermé, tantôt en faisant avec deux doigts des signes pour le moins explicites en rapport direct avec mon humiliante situation. Je remarquais à cet endroit un semblant de raideur qui ne cessait de croître sous l'étoffe... Le genre de truc dingue à vous réveiller un mort !

À vrai dire, mon médecin avait un genre d'humour que je n'appréciais guère. Par exemple, il prenait son membre à pleine main pour me faire enrager en feignant de m'en menacer, tout ça pour dire simplement qu'il était plus vivant, palpitant de sang et de vigueur que le mien. Je voyais là des choses que je n'avais encore jamais vues et je rongais mon frein en silence, regardant de temps à autre vers le sol où j'essayais, en tirant péniblement sur ma jambe et ma cuisse, de rapprocher mes deux pieds pour les coller l'un contre l'autre sans y parvenir. Je m'étonnais de l'entendre tousser en essayant avec un mouchoir sorti de sa poche de veste les larmes qui coulaient de ses yeux et de voir que l'envie le démangeait de repartir d'un rire fracassant qu'il étouffait cependant,

peut-être par égard pour moi comme je me le figurais. L'étonnant est qu'il ne m'a pas adressé un seul mot ni ne m'a invité à prendre part à son fou rire, comme si je n'existais pas, chose que je trouvais humainement mal-séante et qui me donnait l'air d'un être complètement démuné. Il ne m'a pas demandé de me déshabiller ni d'examiner de près le sinistre endroit. J'étais complètement muet. C'était ma seule façon de faire l'innocent et c'est peut-être ce qui l'a agacé. Toujours est-il que, pour dire les choses honnêtement, il ne m'a pas laissé tomber. Comme moi, il avait l'air de ne savoir que faire ni que dire et, par conséquent, je n'étais plus tellement concerné par le côté tragique de la situation que force nous était à lui comme à moi de reconnaître ou de constater.

Soudain, haussant la voix, il m'a demandé : "Est-ce que quelqu'un de votre famille a pressenti la chose à un moment ou à un autre ? La disparition de votre verge admet plusieurs explications, il est fort peu probable qu'elle revienne et je pense qu'il ne vous reste plus qu'à prendre votre mal en patience !"

Je n'entendais plus qu'une voix lointaine, d'antiques résonances, des lettres mises bout à bout et une langue vide de sens. Non seulement il ne m'a rien dit d'apaisant mais sa façon de me parler et de rire n'a fait qu'ajouter à ma tristesse. Ainsi donc, l'affaire n'était ni de mon ressort ni du sien ! Quand j'ai relevé la tête, il m'a regardé d'un air très professionnel, le genre de regard qui vous met à poil sans se hasarder à vous laisser la moindre lueur d'espoir.

"Vous pesez combien en ce moment ? Non, s'il vous plaît, ne montez pas sur la balance. Dites-moi combien grosso modo : je ne m'en souviens plus depuis la dernière fois. Au fait, ça remonte à quand déjà ?"

Il n'a pas attendu ma réponse. Il a poursuivi, la main tendue vers nulle part : "Il arrive parfois que la verge rétrécisse sans revenir à sa taille initiale, si bien qu'on ne peut plus la saisir. Cela pourrait être dû à votre état de surpoids. Naturellement, s'ajoutent à cela des causes et des considérations d'ordres social et psychologique qui nous conduiront infailliblement vers les chemins escarpés de la politique. Nous pouvons aussi pointer du doigt les atrocités commises en tout temps et en tous lieux. Je ne peux pas réduire les choses à leur plus simple expression, mais vous avez bien conscience que votre visite n'est ni plus ni moins qu'une imploration adressée par une créature faible à une autre aussi faible qu'elle. Eh ! oui, mon cher, nous sommes ainsi mais nous ne voulons pas l'admettre. Mais dites-moi, quel est ce leurre qui vous prend et vous possède, hein ? Car c'est bien un véritable leurre que votre verge disparaisse, comme s'il y avait une instance supérieure dédiée à la disparition ! Je vous en conjure, vous devez dépasser le stade affectif. Je ne suis sûr de rien. D'un autre côté, je ne veux pas non plus vous raconter des histoires, au moins avant d'avoir procédé à un certain nombre d'examens. Regardez-moi. En ce moment, je ne cherche pas tant à vous parler à vous qu'à moi-même. En aucun cas nos verges ne sont pour nous un impérissable trésor, je veux dire, un patrimoine national. Il y aura toujours cette chose affligeante : l'atrophie, le rapetissement, voire la disparition."

Il se parlait d'abord à lui-même. Puis, avec un rien d'effronterie dans la voix : "Je ne veux entendre aucune de ces salades habituelles, toujours les mêmes, je les connais par cœur. Dites-moi plutôt quelle est cette avidité à laquelle vous ne pouvez résister, hein, dites-le-moi

je vous prie. Quelle lubie, quelle fringale vous prend, à vous en faire péter le diaphragme, sans que vous en mouriez pour je ne sais quelle raison abracadabrante dont j'ignore le secret. Pourquoi ne mourez-vous pas, hein ? C'est pourtant la seule solution qui s'offre à vous ! Vous êtes, dès l'origine, désigné à la mort, à sa puissance et à sa nécessité. Mais il y a ici quelque chose qui lui fait changer d'avis : la volonté divine, appelez ça comme vous voudrez. Votre auguste verge – je ne plaisante pas avec vous, je vous le dis en toute confiance et je ne changerai jamais d'opinion sur ce point-là –, votre auguste verge s'est débarrassée de vous dans la crainte bien illusoire qu'une de ces dames ne vous réclame et que vous ne puissiez faire autrement que de répondre à l'invitation ! Mangez, mon vieux, c'est tout ce dont vous êtes capable. La nourriture insuffle la joie et aide à supporter la rudesse et l'avanie. Je jurerais que vous mangez en dormant, la bouche entrouverte, avec vos doigts qui farfouillent parmi les vagins, que vous palpez « votre copain », que vous le voyez en rêve et vous l'imaginez vautré dans les plateaux de ragoût farcis de cuisses et d'avant-bras potelés avec la sauce grasse et épaisse qui colle à vos lunettes et trouble votre vision au point que vous ne voyez plus et que votre voix hurle de plaisir pour que tout le monde l'entende. Je me trompe, cher ami ?”

Mon médecin a un sens aigu de l'observation et je ne lui cache presque rien de ce qui m'arrive. Mais en ce qui concerne mon copain, je ne peux pas faire des miracles. J'aime manger et faire l'amour, non pas, comme on dit, pour subsister mais pour ne pas regarder en face l'échec qui accuse mes défauts.

Il s'est arrêté de rire, s'est avancé droit sur moi, sa voix a atteint un point d'extrême pureté et, en l'espace de quelques secondes, il a vu mon âme dans un état de douleur incurable. Aucune pitié dans ses regards. J'ai apprécié cet état et lui, dans une certaine mesure, de manière mitigée. Chauve, très long, plus long que moi ; dans ses grands yeux, à l'intérieur, tout au fond de la pupille, est apparu quelque chose d'intraduisible qu'on a peine à décrire quand on n'est pas directement concerné et où j'ai cru lire ceci : ce médecin aura beau déployer tout son art et utiliser toutes les ficelles, tu ne pourras pas sauver ton copain. D'abord, j'ai pris peur, je ne m'attendais pas à ce que mon membre disparaisse d'une manière aussi dénuée de pitié sans nous laisser, à lui comme à moi, aucune marge de prévoyance sur laquelle nous appuyer. Je jouais au plus fin avec moi-même en pensant que la disparition est parfois inéluctable. Je me disais : C'est sans doute la disparition d'une période de ma vie, d'un certain niveau de mes inhibitions, d'une partie de mon patrimoine et de mes dons.

Hakim s'est levé, il a fait quelques pas, il est venu s'asseoir dans le fauteuil face à moi et s'est soudain remis à rire nerveusement. Il a frappé dans ses paumes puis m'a posé une main sur la jambe droite et a commencé à tapoter dessus du bout de ses doigts, les yeux rivés sur mon entrejambe. Je voyais le dérèglement de ma vie, de mon mode d'être et le trouble de mes fonctions organiques. J'en voyais maintenant toutes les séquelles présentes devant mes yeux, pendant que mon médecin ne mâchait pas ses paroles dont je mesurais le degré de fantaisie. Car mon médecin est un homme facétieux, il plaisante sans ambiguïté, rien ni personne ne peut l'arrêter ;

quand bien même serions-nous, mon copain et moi, au bord de l'anéantissement. Il a suivi depuis le début l'évolution de mon obésité mais jamais il ne m'a menacé avec autant de force et de conviction en répétant inlassablement : "De la plaisanterie, toute cette graisse est une plaisanterie, n'est-ce pas ?"

Je ne réponds pas et ne lui permets pas de poser d'autres questions. Il m'avance toutes les hypothèses possibles : congestion cérébrale, arrêt cardiaque, quant à la verge enfouie, c'est pour lui un phénomène nouveau. Je ne suis pas d'accord pour déplacer le problème du cœur au pénis. J'entends le bourdonnement de nos deux voix, insupportable. J'en suis tout retourné et je commence à pâlir. Je deviens aussi sombre que les feuilles du jardin qui borde la clinique de style victorien située à proximité de High Street Kensington. Je vire au jaune puis au gris. On dirait que je vais m'éteindre. Mon médecin m'apparaît aujourd'hui comme un homme agressif. Pour dire les choses autrement : un ennemi. Parfaitement, c'est le mot. Un ennemi, et dans toute sa splendeur. J'entends ma voix émue demander : "Vous voulez dire que rien ne pourrait me sauver ? Personne, aucun remède, aucune idée, aucun espoir, aucune blague, aucune plaisanterie ? En êtes-vous arrivé à ce qu'on est convenu d'appeler une impasse totale où il n'y a plus rien à espérer ?"

Bien évidemment, je ne lui fais pas le récit de mes tribulations entre les cliniques, les médecins, les hôpitaux publics et privés. Avec un calme étrange, il me répond :

"Espérer de qui ? De moi ou de vous ? De qui, mon ami, de celui que vous appelez votre copain ou... votre alter ego, car lui aussi est inassouvi. Il ne vit pas dans l'espoir mais dans le besoin et voilà que vous avez peur

pour lui et pour vous maintenant qu'on vous a ôté vos armes à tous les deux, pas vrai ?”

Mon ami le docteur Youssef, qui vit à Paris depuis des décennies, je lui en ai touché mot à lui aussi, à petites doses, mais, comme tous les médecins, il n'a pas mâché ses mots et a dit une parole qui est devenue pour moi la source d'une inquiétude et d'une angoisse de plus en plus vives : “Nos verges ne meurent pas, ne disparaissent pas, elles se transforment, c'est le plus probable. Transformation n'est pas le mot juste, mais c'est le plus approchant.”

J'ai répondu à mon médecin pakistanais d'un ton très détaché : “Oui mais... cette disparition est une forme de mort !”

J'ai souri malgré moi en me rappelant à l'esprit les remarques des maisons d'édition qui négocient avec moi sur le ton du sérieux ou de la plaisanterie : “Vous devez disparaître... enfin... nous parlons du nom, le vôtre !” Mais mon nom, en un certain sens, il est toujours là et c'est ce petit saligaud qui a surmonté toutes les embûches et a disparu ! J'ai noté tout ça noir sur blanc dans mon grand cahier. Ça a tout du dégagisme. Il m'a quitté par mépris ou par rancœur. L'homme ignore comment sa verge pense. Il ne sait même pas quand il vit dans l'opulence ni où se situent la feinte et le mensonge !

Youssef m'a dit : “Ton copain a fait retraite.” Je lui ai répondu : “Tu veux dire qu'il s'est fait dévot ou ascète ?” Il m'a dit : “Il se pourrait qu'il soit plus bizarre que tu ne le penses !”

Je hoche la tête et me réponds à moi-même : Oui, oui, je suis gros, moi le traducteur qui ne fait rien qu'à force d'obstination ou à qui on impose des travaux. C'est ce

qu'on appelle les "contrats à zéro heure", qui pullulent en Angleterre. Mais ils ne tombent pas toujours au bon moment et j'ai toujours des battements dans les oreilles quand je vois les dictionnaires, les cahiers ouverts et les feuilles éparpillées autour de moi, que rien ne colle à l'original, quitte à y introduire un peu de nouveauté. Parfois je m'attache au fond, réellement, je le cherche, mais mon zèle retombe au bout de quelques jours, j'ai l'air sans originalité et j'ai l'impression d'être au bord du gouffre. Je me rabats alors sur tous les instruments de torture, ceux propres à la traduction, à la recherche et à l'écriture, et je commence à avaler tout ce qui me tombe sous la main, du genre tartes, pâtisseries, sucreries, graines, *boreks*, *zlâbias**, pâte d'abricots, abricots secs, amandes, pistaches, figues sèches, dattes confites et le tube de lait concentré Nestlé à moitié vide, jeté sur l'une des tables là-bas, que je commence à chercher dans mon éternelle nuit affamée jusqu'à tant que je le trouve. Je le regarde avec délectation avant de l'ingurgiter quand je sens que quelque chose commence à se passer entre ma salive, mes glandes et mes fluides corporels dont les émanations me montent du fin fond des entrailles. J'ai des fourmis dans tout le corps et dans le dos, je commence à bouillir, ma tête et mes jambes se mettent à trembler, je m'en veux de ne pas être foutu de trouver dans le *Mounjed*** un terme pour me sortir de l'impasse où je suis. J'ai beau chercher, je ne trouve aucun synonyme pour la bouffe et la baise. Quand je

* Les *zlâbias* sont des beignets au miel, les *boreks* des roulés à la viande ou aux légumes (plat turc). (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

** Nom d'un dictionnaire arabe célèbre (littéralement : "le secoureur").

n'ai aucune de mes maîtresses avec moi, je m'invite dans un restaurant chinois ou italien, je commande diverses sortes de viande de gazelle marinée à la moutarde, au vinaigre balsamique et aux aromates piquants, un plat de riz safrané et une salade très spéciale composée de radis, d'oignon, de concombre, de champignons, de coriandre, de piment vert long et très fort, de chicorée frisée, de tomates cerises, de pain bis frais, frit à l'ail et aux herbes odorantes. Je dis au serveur : "Juste un amuse-gueule avant de passer au plat de résistance !" Et quand je suis incapable de réguler mes appétits stomachaux, je me reporte aux livres de tel cheikh pudique, je les compulse de nouveau et note les plaisirs des sens qui, à certains moments, vous font venir les larmes aux yeux. Je vais trouver les cheikhs musulmans qui ont toujours le chic pour m'ouvrir des voies nouvelles, plus spécialement sur certains détails scientifiques : ils observent et notent avec fascination le volume de chaque éjaculation qu'ils évaluent, au millimètre près, entre 1 et 6 centimètres cubes de semence contenant un nombre de spermatozoïdes qui varie de 200 à 400 millions, en précisant que la fécondation est l'œuvre d'un seul d'entre eux.

Les kilos de viande commencent à combler toute la solitude et l'inhumanité que je cache au fond de moi. Par moments, ma peau desquame. Il en tombe des fragments en forme de pellicules que je chasse du revers de la main en les regardant tomber. Je souris pendant tout le temps que je me nettoie la peau avec un coton imbibé d'un mélange de liquide stérile et d'une lotion extraite d'une belle herbe originaire du Maroc que me

rapporte généreusement ma maîtresse casablancaise et qu'elle m'apprend à utiliser sans craindre de m'abîmer la peau. Ce qui m'embête vraiment, c'est mon nez, qui ressemble de plus en plus à un gros bec, au point que j'envisage de passer par la chirurgie esthétique. Je me suis renseigné à fond sur tout ce qui concerne ce type d'opération. Une fois, j'ai même choisi le modèle avec lequel je me ferai face si jamais... Mais j'ai changé d'avis. Car sait-on jamais, l'accroissement pourrait revenir et me faire subir ses âneries. Je n'ai pas pu éviter la bouffissure et l'affaissement de mes joues. Très souvent, elles rosissent et Kita me les pince, ma petite amie berlinoise, ex-communiste, comme Abou Maxime, l'ex-communiste irakien, à ce qu'il prétend. Mais je sais que ce n'est pas vrai, lui qui ne cesse de répéter devant tout le monde qu'il est mon ami mortel. D'une voix rieuse, Kita me dit : "Il me suffit de ce petit pincement sur ta joue pour que ma main retrouve la baraka ! Tes joues sont faites comme ça expès pour moi."

Ce qui me gêne aussi, c'est cet affaissement des chairs qui s'accroît de jour en jour autour de ma bouche et de mon menton en remontant jusqu'au lobe de l'oreille et au cou qui, d'ailleurs, a pratiquement disparu, à tel point que je n'ai tout bonnement plus la force de soutenir comme il le faudrait ces longues discussions et ces dialogues compliqués avec les personnes concernées lors de nos réunions hebdomadaires de la société mixte composée d'Arabes et d'Anglais. Et quand j'aborde la langue – je devrais plutôt dire les deux langues, l'arabe et l'anglais –, je n'ai plus la force d'argumenter comme avant. Quand je vois les femmes et les jeunes filles au travail reculer à ma vue, je perds pied, je me trouble, j'en suis

sexuellement déphasé et ma voix prend la forme d'un grognement qui ne charme plus personne.

Je sacrifie à la profanation du texte source qu'on impute régulièrement à la traduction et j'ai toujours peur de mordre à ce fruit maudit qu'elle représente. J'ai dit un jour à Madame Florence qui publie nos traductions et retouche parfois un grand nombre d'entre elles au sein de l'entreprise : "Après des années et des années passées dans ce métier, j'ai toujours peur de prendre des risques et de faillir !" Elle m'a répondu en riant, d'une voix fine et délicate : "La traduction, Mister Bourhane Eddine, est un métier doté d'un pouvoir de séduction qui peut être fatal, méfiez-vous !"

Je continuais de traduire ce qu'on disait, écrivait et notait sur le métier et la personne du traducteur : "La plupart du temps, celui-ci n'a même pas le droit de poser sur le seuil de la maison-texte, en d'autres termes, son nom ne figure pas sur la couverture, et il est là le ferment de mort qui guette la traduction, dû à une certaine vision du texte, de l'auteur et de la création. Ce qui touche la traduction et la nature de notre travail a quelque chose d'un arrachement. C'est comme si le plus sage pour le traducteur, indépendamment de la suspicion des autres à son égard, était d'accepter l'idée qu'il n'a qu'une action nuisible et d'essayer néanmoins de s'en acquitter de son mieux, ce qui signifie le plus souvent faire quelque chose d'autre."

Le docteur Hakim se lève comme s'il s'apprêtait à me battre, il passe sa main autour de mon épaule, ce que je ressens comme une provocation qui m'oblige à me lever à mon tour. Nous nous retrouvons face à face. Il scrute

longuement ma veste en laine, la palpe et me dit : “Mais où diable trouvez-vous tous ces modèles de costumes ultrachics ? Où achetez-vous vos chemises de soie si légères ? Savez-vous que, quand je vous examine, je vous envie vos slips de premier choix en coton naturel ? Écoutez, c’est la première fois que je ressens le réel danger auquel vous êtes confronté. Très peu d’options s’offrent à vous. La sleeve gastrique, je vous la déconseille. Ce minuscule instrument pourrait tomber au fond de l’estomac et y causer de multiples dégâts. La liposuccion ne vous serait pas plus indiquée pour la bonne et simple raison que vous avez déjà largement dépassé les limites. Je ne sais pas non plus si ces cliniques privées qu’on trouve dans certains pays d’Europe comme la Suisse, l’Autriche et la France, aux coûts astronomiques et qui ont vocation à réduire l’obésité, vous seraient d’une quelconque utilité et je me demande si vous seriez capable d’en supporter la discipline et les règles alimentaires, d’une extrême rigueur d’après ce que je me suis laissé dire.”

Il se tait, inspire profondément et commence à m’examiner le fond de l’œil en détail. “Il n’est pas du tout dit que votre verge réapparaisse. Personne ne peut le confirmer ni le nier. Tout se jouera sur votre propre terrain, je veux dire, votre corps, vous me comprenez ?”

Avant, je l’accompagnais dans ses fous rires et les partageais avec lui. À présent, je ne les aime plus du tout. De mon côté, j’essaie de dompter cette puissance de destruction que je porte en moi ; je l’affronte avec mon rire que je pousse allègrement, celui-là même qui remplit plusieurs pages de ces livres que j’ai l’intention de traduire. Mon rire, de nature cérébrale et qui témoignait de ma bienséance naturelle, a disparu par

suite du dépérissement de ma situation libidinale et de l'état d'avilissement dans lequel mon corps est tombé. Je préférais ne pas le dire et, finalement, je n'en ai pas fait état devant mon médecin pakistanais. Nous nous en sommes tenus lui et moi, chacun à sa manière, à ma forte corpulence. Une seule vérité se dressait devant moi et probablement devant lui : le fait que j'étais un pauvre type et qu'il ne me restait plus qu'à revêtir le masque de cette haïssable misère. La complexité attachée à ma vie avait disparu. Le sexe ne corrige pas les défauts et c'était un peu comme si la disparition de mon membre me mettait à l'abri de la jalousie. J'avais l'air d'une simple chose, ni homme du commun ni homme de fonction, que le mélange de sa salive à la cendre, à l'amertume et au désarroi réduisait presque à l'agonie. Je ne pouvais plus me mouvoir selon mes besoins, je ne me ressemblais plus et n'avais rien à quoi m'identifier. Même mon épaisse moustache, moitié grise moitié brune à force de teintures mal dosées, je la voyais disparaître elle aussi, s'arrêter de pousser, se clairsemer et devenir un objet de spectacle et une leçon pour ceux qui savent en tirer.

J'avais un air rébarbatif. Je riais en me faisant ce constat à moi-même et en frottant mes yeux larmoyants qui avaient beaucoup pleuré et recommençaient à le faire sans s'arrêter. Les veines de mes pieds étaient dures, mes articulations pétrifiées et les mouvements de mes jambes n'étaient qu'une répétition de la marche finale sur le chemin des adieux éternels. Je voyais bien que ma vieille queue copulait pour rien, pour le vide et le néant, pour les autres et pas pour moi-même. Je regardais ma taille et partais d'un rire nerveux. Très amusant ce qui était en train de m'arriver ! Très amusante cette chose qu'on

affuble là-bas, dans ce pays qu'on appelle "ma planète" ou "ma Terre", de tous les qualificatifs qui auraient d'ailleurs bien besoin d'être corrigés. Très bien ! Prenez-le lui aussi. Prenez-le, bon sang ! Qu'est-ce que vous attendez ? Au fond, il a eu envie de s'absenter et je dois dire que son absence me procure un obscur soulagement. Ce sentiment m'est venu au moment où je me persuadais de jour en jour que la ville disparaissait sans que personne ne puisse la retenir, qu'elle s'évaporait comme la mousse d'un cappuccino qui fond à toute vitesse, si bien que, quand vous avalez votre salive, il ne vous reste plus qu'un arrière-goût de plaisir dans la bouche... Cette ville, ma ville, que je croyais être là pour l'éternité, solidement enracinée, résistante à l'engloutissement, voilà que je nourris moi aussi une envie de la détruire et de la ruiner. Elle fuit, et moi, je ne reviens pas. C'est un fait, les pays doivent apprendre à disparaître, à ne souhaiter que leur propre compagnie, car ceux qui restent n'ont plus aucune existence. Il n'y a plus personne à qui je pourrais demander ce qu'il reste des tables, des rideaux, des bobines de fil à coudre, des cahiers de mensurations des corps, de poids, de constitution et de taille variables, les corps de ces messieurs les officiers et généraux à la retraite, ceux des gens importants, des serviteurs du jeune État qui s'en remettaient, eux et leurs décorations, leurs médailles de bravoure et leurs étoiles rutilantes, à Monsieur mon père et à mon frère Mohannad, fasciné par les actes d'espionnage de veille comme de jour et qui disait : "Tout espionne tout : le bas le haut et le haut le supérieur, le vieux le nouveau. Les dieux ne prêtent aucune assistance aux hommes, et la porte de sortie est la même que la porte d'entrée." Mohannad ricanait,

comme mon médecin pakistanais, quand il disait : “Tu veux devenir traducteur ? Parfait ! En voilà un qui va faire un espion comme il n’y en a pas deux. Il renifle l’essence des autres, il tire profit de leur intelligence, de leur grandeur et de leurs superstitions, de leur orgueil et de leurs trahisons. Tout le monde espionne tout le monde : les parents, les époux amoureux, les hommes de religion et de partis, les États et les enfants, les esprits brillants et les imposteurs, et aucun d’entre eux ne sait à quoi s’attendre.” En notant les chiffres des mensurations, Mohannad disait aux clients de la boutique paternelle : “Venez, venez, entrez dans le cadre pour que le cercle soit au complet !” Tout est encore bien ancré dans ma tête, la machine à coudre de mon père, les étagères couvertes de pièces de tissus de toutes sortes et de toutes les couleurs, les quantités innombrables de bobines de fil fin, gros et moyen. Parmi proches et amis, j’étais le seul à aimer le métier de mon père. J’étais surexcité mentalement et me faisais une idée trop avantageuse de ces gens qui se tenaient debout devant lui et écoutaient attentivement ses instructions pendant que Mohannad relevait les moindres détails des corps flasques, robustes, recroquevillés et soumis. Je me réveillais le matin pour voir les files de voitures garées près de la maison et du magasin. J’étais petit, je ne savais pas comment on rédigeait les fiches signalétiques de ces corps mais je persévérais, d’une façon quasi névrotique, à ouvrir ces cahiers et à lire les mensurations : la taille, le tour de cuisses, de ceinture et d’épaules... Ces cahiers étaient pour moi l’équivalent des registres de l’université et des bureaux de travail. Quand j’ai grandi, on m’a demandé à moi aussi de signer à côté de mon nom quand j’ai reçu ma

carte d'étudiant. Mohannad se trompait régulièrement dans le relevé des mensurations mais mon père ne lui faisait aucun reproche et, quand le client revenait deux fois, trois fois, il ne s'excusait pas davantage, du moins au début. Car heureusement mon père n'avait pas une forte mémoire et son imagination était trop vive pour s'engluer dans la réalité, contrairement à Mohannad qui conservait le registre des noms, des adresses et des signatures dans un endroit introuvable. Les corps des autres, tous sexes confondus, me remplissaient du plaisir de la diversité, des secrets mais aussi des petites et des médiocrités ; j'étais frappé d'une sorte de vertige, un plaisir qui avait sur moi des effets puissants qui se font sentir jusqu'à présent.

*

Je n'ai jamais tiré fierté de la semence abondante de "mon copain". En parlant de ma fierté, c'est tout juste si je pourrais en remplir une fiole plus petite que le dé à coudre de mon père, la regarder de temps à autre pour m'apercevoir que la conserver équivaldrait tout bonnement à la gaspiller pour rien. Ah ! comment peut-on se décrire soi-même ? Comment peut-on deviner, par exemple, que notre taille est haute, notre nez fier et nos pieds bien ancrés sur le sol ? Et les cheveux ! Le voilà le problème. Pour peu qu'ils ne soient pas de l'épaisseur voulue, ils vous jettent en proie aux médisances et aux signes de connivence, surtout de la part des jeunes filles et des étudiantes de l'université. Les miens semblent handicapés : ils ne se plaquent pas comme je le voudrais et n'ont pas un beau pli. Soudain, je vois des mèches me

tomber par paquets sur le front, mettant à nu mon cuir chevelu, et les gens me regardent fixement, à commencer par Mohannad. Dès qu'il commence à se moquer, je le laisse seul et sors dans la rue. L'insensibilité a toujours été la dominante de sa personnalité. Quant à son dégoût, il l'affiche sur sa mine et il me paraît dépasser le mien. Jusqu'à présent, je ne sais pas pourquoi, mais nous n'avons pas rivalisé sur ce point et, par le fait, nous ne nous en sommes pas vantés. Son dégoût le rend plus dur, plus sanguin et le mien augmente mon embonpoint. Kita me taquine en me disant : "Tu as des glandes stimulatrices et d'autres inhibitrices. Parfois je ne sais pas qui j'aime. Tu es gentil et tu as une finesse cachée, invisible à l'œil nu. C'est vrai, tu n'es pas beau et tu n'as pas toujours le sens de la plaisanterie. Or moi, je préfère les hommes badins et n'aime pas trop les hommes beaux. Mais tu dois le savoir – je te l'ai sûrement dit lors de notre première rencontre : soit on t'aime soit on ne t'aime pas. Il y a en toi une sorte d'exubérance et, tu ne le sais probablement pas mais, dès que tu es de bonne humeur, tu enflames ton entourage, moi la première."

Kita passe volontairement sous silence ma rustrierie, ma dureté de caractère et la brutalité de la plupart de mes comportements que je place deux crans au-dessus de Mohannad, mon frère unique, de sept ans mon aîné, dont la goujaterie est déjà hors concours. La Casablancaise a ri quand je l'ai reçue la première fois dans ma maisonnette de Surrey. Elle est entrée à grand bruit en répétant sans s'arrêter : "Oh ! que c'est beau, Si* Sarmad !

* Abréviation maghrébine de Sidi : "Monsieur".

Ma parole, c'est autre chose que de vivre dans ce Londres pollué et assourdissant !”

J'étais flatté de savoir que je lui plaisais et de l'entendre me le dire à l'oreille. Je sombrais dans un narcissisme excessif quand elle vantait publiquement certaines de mes qualités. La Casablancaise avait sur moi un tel pouvoir de fascination que je la voyais bien souvent davantage comme une chimère que je ne la possédais réellement. C'est ce qui fait que j'écroulais avec le plus grand calme. Le plus souvent, à peine entrés dans la maison et dans le couloir du genre spacieux, nous nous couchions par terre sur un tapis de Samawa ; elle avait beau se plaindre que la dureté du parquet lui donnait mal au dos, ça ne l'empêchait pas de se tortiller dans tous les sens et de jouir à tour de bras. Au bout d'une heure ou un peu plus, elle se mettait à rire comme une enfant et à faire un peu le pitre en disant : “J'aime tout chez toi : cette arrogance, cette fougue et cette contradiction qui fait de certains de tes amis des ennemis, mais ça, je le comprends mieux qu'eux.”

Ce que je n'ai pas su voir chez elle, c'est cet extrême éveil et cette extrême attention. Cette dame marocaine était comme qui dirait mon projet en or que je n'ai pas su garder. J'ai essayé mais j'ai échoué. Elle était la plus chaude, la plus jouisseuse et la plus joviale de mes femmes. Elle n'a pas cru au début à ce qui était en train de se passer. Au bout de deux ans d'une relation épuisante avec elle, le problème de mon membre et de ses défaillances a commencé à me tracasser sérieusement. Pour minimiser l'affaire, elle m'a dit en riant : “Laisse-moi faire. C'est moi qui vais chercher ton copain à ta place. Tu ne le fais pas dans les règles. Vous les hommes,

vous ne fouillez pas le fond des choses et le dedans des âmes assez minutieusement. Dans le principe, vous ne voyez pas bien et une foule de choses vous échappent. Laisse-moi faire. Allez, allonge-toi comme avant, mais cette fois, c'est moi qui vais te prendre en main. C'est moi qui vais te reconduire jusqu'à lui. Je vais t'en faire contempler les trésors, pas tes trésors à toi, les siens. Je le connais bien mieux que toi, va !”

Elle était si extravagante – ah ça oui, on peut le dire ! – qu'elle s'asseyait entre mes jambes et les écartait comme elle seule savait le faire. Elle lui parlait alors avec expérience et l'examinait avec affection. Elle lui parlait en se balançant devant lui, en faisant danser le bas de son corps et j'avais l'impression qu'elle allait s'envoler. Elle le voyait avec son œil à elle et on aurait dit qu'elle brûlait de lui donner un coup de pied parce qu'il ne bougeait pas comme elle en avait envie. Elle ne le touchait pas, ne le caressait pas et ne le suçait pas comme avant. Elle parlait seulement avec plus de liberté que nous n'en avions elle et moi. Lui était plus libre que nous et c'est pour cela qu'elle disait : “Il a fini par s'en aller, Si ben Bourhane Eddine ! Qu'est-ce que tu veux, c'est sans doute la liberté qui veut ça ! C'est elle qui le fait s'absenter et partir comme ça lui chante. C'est ce que tu dis dans tes traductions, mon Sarmad chéri ? Et c'est seulement maintenant que nous nous en apercevons, tu ne crois pas ?”

La Casablancaise ne s'essouffait pas et ne jouait pas de la trompette entre mes cuisses, elle chuchotait comme une mère et sa voix, bientôt, se séparait en morceaux. Elle me maintenait seulement la tête en arrière pour que je ne voie pas sa tristesse. Avant, elle m'excitait féroce-

sa voix était basse et la mienne haut perchée. À présent, les rôles étaient inversés. C'était moi qui voulais qu'elle l'active avec sa main. Je comprenais qu'elle avait fini de délirer, je doutais de ses doigts bruns grassouillets chargés de bagues en argent quand elle souriait. Je sentais cela sans le voir, allongé que j'étais sur le dos, les jambes écartées au maximum. C'était la chose la plus drôle et la plus triste qui ne nous était jamais arrivée. Et comme, entre sa voix et les mouvements divins de sa main, il ne bougeait toujours pas d'un poil, elle commençait à dire d'une voix faible, si faible que je n'en percevais que les accents finaux : "Je pense que ce n'est qu'un accident passager qui ne durera pas longtemps."

*

Je suis devenu inquiet et superstitieux. Je m'étirais tout en longueur, je me tasse maintenant en largeur ! Je retrousse haut mes habits et essaie de sautiller un peu pour le voir, mais je t'en fiche ! Je baisse mon pantalon jusqu'en bas du bas, je regarde avec des yeux éberlués puis je les ferme doucement... J'entends comme une plainte feutrée sourdre de mes pores, qui n'est ni tristesse ni douleur. Non, il s'agit de quelque chose que je serais incapable de décrire dans le détail et j'aurais presque envie de crier comme au cinéma, comme si j'avais derrière moi un policier qui l'interpellait lui aussi en disant : "Halte ! halte ! Qui va là ?"

Il est là, figé, sans piper, comme on dit. Mon copain est fané, plongé dans un profond sommeil. Je ne dirai pas un cadavre refroidi pour ne pas verser dans l'horreur. J'étais dans la région rurale du Surrey quand cette

farce m'est tombée dessus. Pourquoi a-t-il voulu se barrer à cette vitesse sidérante ? Je n'avais même pas cinquante ans ! Je faisais les cent pas devant le miroir. Je n'ai pas crié, je n'ai pas élevé la voix. Le silence recouvrait tout autour de moi. À quoi sert de vociférer et de pousser les hauts cris, hein ?

Pour la première fois, j'ai commencé à détester la maison que j'habitais dans cette charmante région campagnarde. Je l'ai quittée définitivement pour me louer un appartement meublé dans le quartier huppé de Chelsea où j'habite toujours et j'ai passé une annonce de vente ou de location à l'année pour la maison. Tout s'est passé plus vite que je ne m'y attendais et, quand elle a été vendue pour de bon, je me suis retrouvé tout triste et ai commencé à énumérer dans ma tête les qualités de mon ex-maison et de mon ex-copain. Mais même dans ce coquet appartement où j'étais, rien ne m'allait, ce pour quoi j'ai décidé de changer le système d'éclairage pour un autre hors du commun. J'ai dit au patron du grand magasin qui vend ce genre d'appareil dont j'ignore tout que je cherchais quelque chose qui était là, dans ma tête, et que je voulais voir devant mes yeux pour pouvoir m'exclamer : "Ça y est, je l'ai trouvé !" Un éclairage qui jetterait une lumière aveuglante et me permettrait de voir le plus petit atome de la création, le genre de système qu'on installe habituellement dans les jardins ou les dais privés, les lieux publics et les stades, les célébrations, les enterrements, les mariages et tout ce qui s'ensuit. "Oui voilà ! je lui ai dit, alors qu'il m'en montrait quelques échantillons : Non, un peu plus gros, il me faut quelque chose de plus volumineux que ça !" Il m'a répondu d'un ton amusé : "Si je comprends bien, c'est